
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte

Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris

(Institut historique allemand)

Band 11 (1983)

DOI: 10.11588/fr.1983.0.51309

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

Jacques KRYNEN, *Idéal du prince et pouvoir royal en France à la fin du moyen âge (1380–1440). Etude de la littérature politique du temps. Avant-propos de Bernard GUENÉE*, Paris (A. et J. Picard) 1981, 342 p.

Apparent paradoxe de ces années 1380–1440 qui comptent parmi les plus sombres et les plus calamiteuses de l'histoire de la monarchie, où pourtant, avec ardeur et intensité, de nombreux auteurs vont défendre la majesté du roi et par delà la défense, élaborer la théorie du pouvoir royal. Rien, en effet, ne paraissait moins propice à ces réflexions: après le règne »réparateur« de Charles V, celui d'un roi fou auquel succède un roi faible; la guerre anglaise où l'on s'enlise; la crise économique et sociale; le relâchement moral; enfin le Schisme qui plonge l'Eglise dans le désordre et jette le trouble dans les consciences. L'époque est néanmoins celle où sont publiées un grand nombre d'œuvres politiques; sous Charles V, il avait été surtout question du gouvernement, désormais c'est au roi que l'on s'adresse. Avec un indéfectible loyalisme monarchique »face au désarroi on se tourne vers le prince«; en réalité, à l'époque, la conception du pouvoir monarchique est avant tout faite de »fidélité« et de »sentiment«; l'un et l'autre précèdent la politique; la morale inspire les traités de droit public, comme le montre avec talent J. K.

On est dès d'abord frappé du nombre d'ouvrages politiques qui pendant ces soixante ans »définissent le prince« et déterminent l'étendue de son pouvoir. Chacun veut s'essayer à ce genre, »il semble que tout homme cultivé, littérateur, universitaire, homme d'Eglise ou administrateur, veuille répondre aux préoccupations du temps«. Cette littérature est conçue sur un modèle courant: les miroirs, les plus connus, ceux de Philippe de Mézières ou de Jacques Legrand, comme de plus modestes, tel le *Speculum morale regium* de Robert Gervais que l'A. a sorti de l'ombre. Mais il faut aussi compter avec les œuvres de Christine de Pisan, les traités et sermons de Jean Gerson, les conseils de Jean Juvénal des Ursins, les plaintes de Nicolas de Clamanges, les poésies d'Alain Chartier et les traités plus juridiques de Jean de Montreuil et de Jean de Terrevermeille. Ouvrages nombreux qui renvoient l'image d'un prince idéal et élaborent la théorie de son pouvoir.

Au prince idéal, avant tout, une excellente formation, chrétienne, morale et intellectuelle. Le roi doit être vertueux mais on rappelle aussi »qu'un homme ignorant ne peut gouverner«. On dresse ainsi pour lui le portrait de l'homme d'Etat qui doit être tout à la fois aimé, craint et majestueux. A ce prince on présente le modèle parfait: le roi saint, Charlemagne et surtout Louis IX. Bien »gouverné« de sa personne, le prince doit veiller aussi à son entourage: les princes du sang qui selon Gerson »sont la couronne du roi«, les conseillers qu'il faut choisir avec prudence. Par ces qualités on peut atteindre »la finalité idéale du gouvernement«: assurer au peuple la paix et la justice ce qui renvoie à nouveau à l'image de Saint Louis.

Mais la morale n'est pas toute la politique. Le pouvoir du roi repose sur »la foi monarchique« d'un peuple attaché au prince très chrétien, au prince national, »naturel«; l'A. a fort bien montré, comment de la morale et de la mystique on en est venu à élaborer la théorie de la royauté, de la couronne et des droits de la communauté.

Du modèle un peu abstrait des miroirs on parvient au portrait du prince à la fin du moyen âge; et le portrait prend vie. Ces théoriciens sont aussi des hommes d'action. Ils dépeignent un prince idéal, mais avant tout ils le souhaitent; à la théorie ils joignent l'expérience d'une pratique. Ils ont traversé ces temps troublés et quelques uns y ont joué un grand rôle: Philippe de Mézières, Juvénal des Ursins et Gerson. Ils ont puisé dans leur expérience personnelle les conseils précis qu'ils livrent au roi. Ils ne sont jamais dupes de leurs conseils, ils en connaissent les limites. Et si, dans leurs ouvrages, il faut faire la part de ce que M. Guenée appelle dans son avant-propos »les lieux communs charriés par une tradition séculaire«, il faut tenir compte des »plans concrets«; les désordres mêmes appuient leurs démonstrations. Ils utilisent le droit romain et plus encore le droit canonique. La solution du Schisme fournit les leçons sur la meilleure forme de pouvoir

pour l'Etat: la monarchie. Parce qu'alors tout est lié, réduire des divisions de l'Eglise incombe aussi au roi; n'est-il pas le *rex Christianissimus*? c'est ainsi en tout cas que l'entend Gerson. Le titre même du roi lui permet d'assurer la maîtrise sur l'Eglise de France, comme le pense Juvénal des Ursins.

Certes, notre littérature politique dans ces soixante ans ne s'est pas enrichie d'un *De Monarchia* ou d'un *Defensor Pacis* et les ouvrages étudiés ne sont pas encore *Le Prince*; par là elle a été tenue à l'écart de l'histoire des idées politiques et, l'un des grands mérites de l'auteur est d'avoir renouvelé la connaissance que nous en avons qui n'avait pas fait de grands progrès depuis cinquante ans. Cependant il faut reconnaître à ses œuvres d'avoir permis à la monarchie de confirmer son pouvoir. Les auteurs ne sont pas originaux, ils sont mieux, ils sont utiles. Représentant la pensée officielle, ils vont contribuer à présenter pour le siècle à venir le portrait du prince moderne. Le livre est beau, l'exposé rigoureux, le style limpide; il faut remercier l'auteur dans le choix des citations de nous avoir évité les passages pesants de ces œuvres qui en comptent beaucoup, et d'avoir brillamment remis en honneur la littérature politique de la fin du moyen âge: plus que Dante elle continue Marsile, mais déjà elle prépare Machiavel.

Jean-Louis GAZZANIGA, Toulouse

KURT ANDERMANN, Studien zur Geschichte des pfälzischen Niederadels im späten Mittelalter. Eine vergleichende Untersuchung an ausgewählten Beispielen, Speyer (Verlag des Historischen Vereins der Pfalz) 1982, XXXVI-364 p., tableaux, 15 cartes (Schriftenreihe der Bezirksgruppe Neustadt im Historischen Verein der Pfalz, 10).

L'étude de Kurt ANDERMANN sur la noblesse du Palatinat à la fin du Moyen Age se propose, à partir de l'exemple de cinq familles (Mühlhofen, Otterbach, Schnittlauch von Kestenburg, Weingarten, Zeiskam), d'étudier le devenir de la petite noblesse du Palatinat rhénan entre 1300 et 1500 et de mettre en lumière les facteurs qui contribuent à faire et défaire les fortunes.

A l'époque de la crise agraire et de l'essor de l'économie monétaire, l'auteur estime qu'il convient de nuancer l'image généralement admise d'une société en détresse, alors même que se constituent les territoires princiers.

Les cinq familles étudiées présentent une importante homogénéité juridique et sociale; elles appartiennent à la même région géographique: le sud du Palatinat rhénan tout proche de l'Alsace et elles sont amenées à conclure des alliances matrimoniales dans des milieux semblables. On dispose à leur sujet de sources comparables, exploitées du point de vue de la généalogie, de l'évolution des biens, de la politique matrimoniale, des offices exercés et des bénéfices ecclésiastiques obtenus.

La famille de Mühlhofen, d'origine modeste, probablement issue de serviteurs royaux, n'a jamais acquis grande influence, n'ayant pas saisi l'occasion d'entrer au service des princes territoriaux de la région. Alors que la branche aînée fondée par Gotz I réussit à consolider sa fortune, les cadets connaissent une situation moins favorable avec le partage de leurs biens. Le manque de mobilité géographique a limité leur épanouissement. Malgré une proportion remarquablement faible de célibataires au XV^e siècle, la famille s'éteint dans les années 1480.

Les Otterbach descendent probablement de la ministérialité de l'abbaye de Selz; ils éprouvèrent des difficultés à surmonter le démembrement du domaine royal du Palatinat méridional au XIV^e siècle. Depuis le début de ce siècle, ils entretenaient bien des relations avec l'évêché de Spire, mais sans que l'un d'entre eux parvienne à se hisser à une position importante dans l'entourage des évêques.

Si leur fortune est plus importante que celle des Mühlhofen, elle souffre à la fin du XIV^e, de la dispersion de ses biens dont une partie passe en ligne féminine dans une autre famille. Lorsqu'en